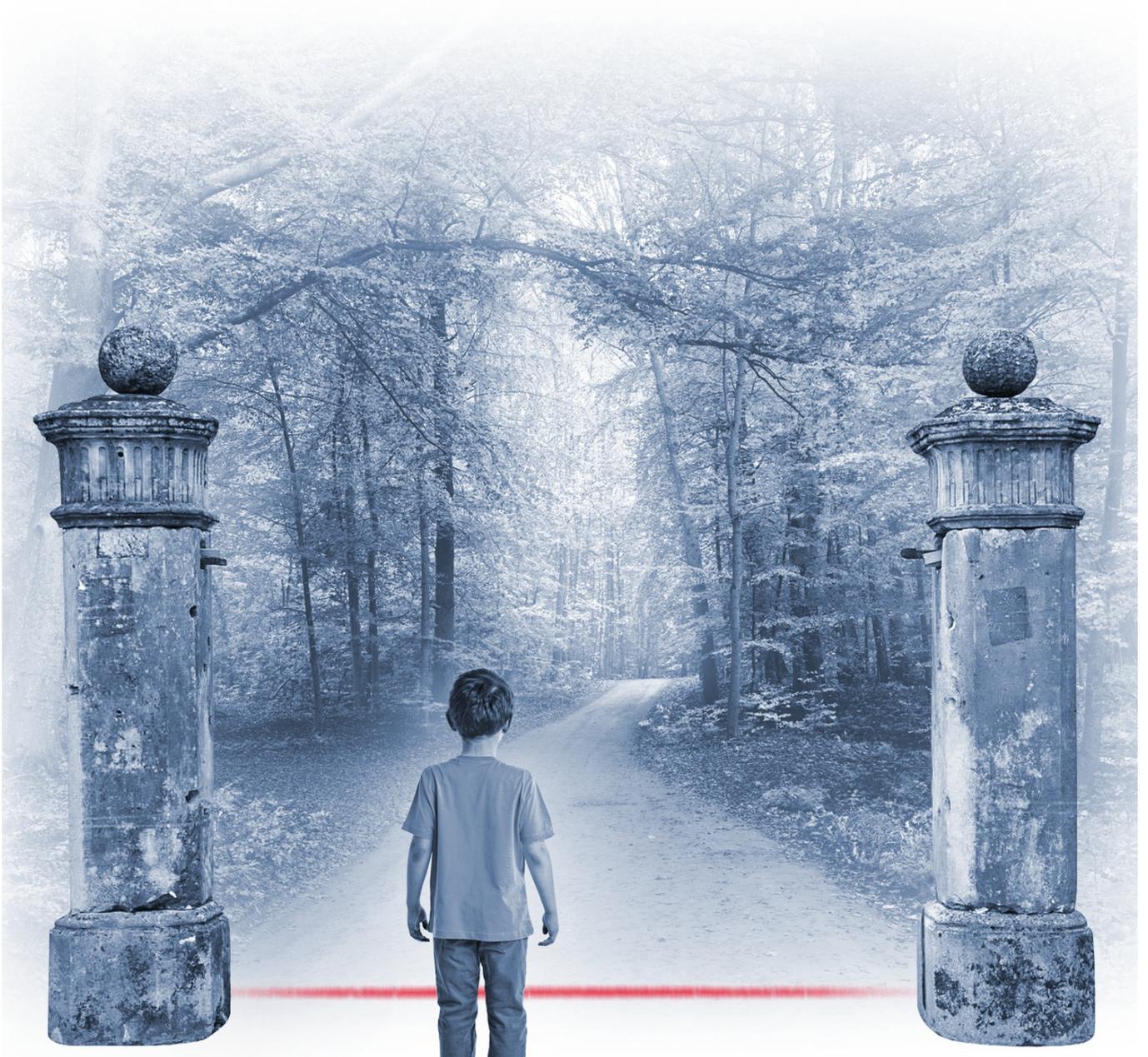


Ivan Monème  
**à la lisière**  
récit



Ivan Monème

À la lisière

© Ivan Monème, 2022

ISBN numérique : 979-10-262-9798-7

**Librinova**”

[www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Couverture : François Bérélowitch

Photo de l'auteur : © Garth Bowden Studio

à L., L. et M., et à leurs mamans,  
d'être là

« Quand sa vie n'a plus été en danger,  
ce fut la nôtre qui l'a été. »

« La psychiatrie avale ce que la société vomit. »  
Copper et Laing

## Le bus, changement de trajectoire

Après avoir déposé ses enfants à l'école, elle montait dans le bus pour se rendre à son travail. Tous les matins. À la fin de la journée, elle prenait le bus en sens inverse et rentrait relayer la nounou. Tous les soirs. Dans cette routine, elle avait appris à découvrir le bonheur simple de voir grandir ses enfants. Plus besoin de grandes émotions quand on a domestiqué l'existence au point de se réjouir, en se levant, de dérouler un scénario connu d'avance : le brossage des dents, la douche, les baisers donnés aux enfants face à la grille d'entrée de l'école, les trajets en bus, les collègues qui proposent un café, la pause déjeuner, la reprise du travail, le retour, toujours en bus – elle n'aime pas conduire – le repas du soir, le coucher des enfants, la télévision regardée en solitaire avec, de temps à autre, le vague regret de ne pas avoir de compagnon dans sa vie, et puis les draps qui la conduisent vers ses rêves. Presque inexistantes, ses rêves. Car ce bonheur suffit à remplir son existence.

Un jour, au deuxième arrêt du bus, elle voit monter un homme brun, mince, grand. Il s'installe à cinq mètres d'elle, la fixe droit dans les yeux et chante. Il descend à l'arrêt suivant. Le lendemain, l'homme monte dans le bus, toujours au deuxième arrêt, et chante une autre chanson. Au bout de trois jours, les chansons ne lui plaisent plus. Elle craque et appelle son généraliste. Elle a une drôle de voix au téléphone. Il lui donne rendez-vous l'après-midi même. D'habitude, elle lui parle de rhume, de température, de mal de dos. Cette fois-ci, elle lui raconte l'histoire de cet homme qui vient chanter dans le bus, *son* bus. Et elle lui dit tout. Que cet homme est le père de ses enfants, qu'il buvait et désertait régulièrement le domicile conjugal quand elle l'a mis à la porte, en juin 1962, il y a six ans, qu'il n'a plus donné signe de vie depuis le jour de leur rupture, que c'est insupportable de le voir revenir comme ça, juste pour chanter des chansons, sans même lui dire quelque chose de gentil. Comme « pardon pour le mal que je t'ai fait ou essayons de recommencer à vivre ensemble ». Que c'est terrible qu'il ne dise rien de tout ça, d'autant plus terrible que s'il le disait, elle pense qu'elle accepterait de le revoir, que s'il a vraiment changé et arrêté de boire, elle serait prête à l'aimer à nouveau.

Son médecin écoute, compatit. Il lui dit qu'il imagine bien que ça doit être dur pour elle et qu'il y a des moments dans la vie où il vaut mieux se faire aider, qu'elle pourrait prendre des tranquillisants pendant quelques semaines. Peut-être que ça l'aiderait à passer le cap, que son ex-mari disparaîtrait ou alors qu'elle trouverait l'énergie de lui parler. Elle est d'accord. Il lui dit « je peux vous faire une ordonnance ou alors vous adresser à un spécialiste que je connais très bien ». Elle s'en souvient, il a bien dit « spécialiste » et ça l'a réconfortée. Elle est ingénieur et elle croit que, dans la vie, il y a une prime pour les experts, ceux qui maîtrisent parfaitement une parcelle de la connaissance, qui savent, qui détiennent le pouvoir de changer les choses. Alors elle accepte. Voir un psychiatre n'est pas forcément ce qu'elle aurait fait spontanément. Mais si c'est pour proposer le bon tranquillisant, adapter la posologie à son poids, choisir un médicament qui ne l'empêche ni de travailler ni de s'occuper de ses enfants et lui permette de reprendre le bus et de trouver la force d'affronter son ex-mari, alors elle est partante.

Le spécialiste l'écoute. Elle raconte l'histoire de la même façon : le bus, le regard qui la fixe, la chanson. Il lui pose quelques questions sur sa vie antérieure, la rupture, la solitude, les enfants. Elle répond avec discipline car elle sait que les experts ont besoin d'informations pour travailler proprement. Il lui parle de la possibilité de se voir de façon régulière, une sorte de psychothérapie. Elle n'en a pas envie. Elle veut juste des cachets. Il lui fait une ordonnance, elle paie, s'arrête à la première pharmacie et repart.

Dans le taxi, elle lit la notice, toujours avec la même discipline, car elle pense que pour bien supporter un traitement, il faut avoir toutes les informations nécessaires. Dans la rubrique « dans quels cas utiliser ce médicament », elle tombe sur quelques mots qui ne lui plaisent pas du tout : « ce médicament sert à contrôler le processus de la pensée psychotique et à empêcher, sinon à diminuer, les hallucinations, les idées délirantes et l'agitation ».

Elle demande au chauffeur de faire demi-tour. Destination : l'expert. Elle est furieuse. On vient de la prendre pour une menteuse. Arrivée chez le médecin, elle se dirige vers la grande porte à double battant. La secrétaire lui demande d'attendre car le médecin est en consultation. Elle ne se retourne même pas et dit « j'en ai pour quelques secondes ». Elle ouvre la porte, se précipite vers le psychiatre, se met à pleurer en lui disant que c'est indigne de faire des choses comme ça, de la pousser à tout raconter et de lui donner ensuite des

médicaments qui soignent les menteurs, ceux qui délirent, alors qu'elle traverse une phase difficile. Le médecin, d'une voix douce, lui explique qu'elle devrait aller dans la salle d'attente et qu'il la reverra dès qu'il aura terminé sa consultation. « Trop facile » dit-elle en se saisissant du coupe-papier qui se trouve sur le bureau. Elle s'approche de lui. Il appelle la secrétaire. Noir.

Aujourd'hui, la seule chose dont elle est sûre c'est que trois jours après avoir vu son généraliste, elle avait rendez-vous avec le psychiatre et qu'une heure après être entrée dans son cabinet, elle se trouvait dans une ambulance, en partance pour l'hôpital psychiatrique le plus proche.

En milieu d'après-midi, installé derrière un vaste bureau en cerisier, l'expert appelle le généraliste : « troubles psychotiques avec présence d'hallucinations acoustico-verbales répétitives. Suite à un éclat dans mon cabinet, nous avons dû appeler la police et la faire interner ».

Un éclat !!

Elle, ceinturée dans l'ambulance, se sent comme sur une balançoire, passant des gémissements aux cris. À un moment l'infirmier dit « on arrive bientôt », sur un ton qui l'invite presque à s'en réjouir. « On arrive où ? » demande-t-elle. Le second infirmier lui prend la main. Elle le trouve plus sympathique que l'autre ; il doit être plus jeune, moins habitué. Il serre sa main, très fort. Ça la rassure. « On va arriver dans quelques minutes, ne vous inquiétez pas, ce n'est qu'un passage ».

Elle pense « un passage... c'est quoi un passage ? ». Puis elle s'est assoupie et les mots ont défilé comme un ballet de majorettes, des mots tous pareils mais avec chacun leur petite singularité : un passage, une façon d'accéder, un endroit de transit, un chemin de traverse, un col entre deux montagnes, un corridor d'appartement, une brèche dans son existence, un moment singulier, un va-et-vient, une transition, un dégagement, un couloir, une bouffée d'air, un seuil, un tunnel, un détroit, un conduit, un canal, une ouverture, une traversée, un voyage, une allée, une venue, une allée et venue, une artère, une gorge, un sillage...

Les mots, là encore, lui ont procuré ce sentiment de bascule. Maintenant, pour la première fois, elle voudrait des médicaments, ou autre chose, mais une chose qui calme, qui endort, qui apaise. Alors elle dit « bientôt ». Et en prononçant ce mot, elle a le sentiment à la fois de renoncer et de revivre.

L'ambulance est repartie, vide. Emportant ses deux infirmiers. Elle est restée seule, cherchant le regard d'un être connu, regrettant de s'être attachée au jeune infirmier.

Dans les semaines qui ont suivi, elle a souvent eu la même pensée : « j'aurais peut-être dû accepter que le généraliste me donne les tranquillisants ». Un psychiatre lui a dit, d'un ton quasiment administratif, « vos enfants vont bien, vous pourrez les revoir dans quelque temps ».

Elle avait envie de les rejoindre tout de suite, en prenant le train ou le bus. L'idée même du bus l'a fait suffoquer.

Elle est restée trois ans dans cet hôpital.